



HAL
open science

L'édition des Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes orientales des Provinces Unies vers les Empereurs du Japon : un exemple remarquable de l'estampe illustrant le livre au XVIIe siècle.

Frédéric Saby

► To cite this version:

Frédéric Saby. L'édition des Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes orientales des Provinces Unies vers les Empereurs du Japon : un exemple remarquable de l'estampe illustrant le livre au XVIIe siècle.. L'image comme paratexte: le langage de l'illustration dans le livre imprimé, Université Grenoble Alpes, Mar 2017, Grenoble, France. hal-03587637

HAL Id: hal-03587637

<https://hal.science/hal-03587637>

Submitted on 24 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Le Japon et sa représentation : à propos d'un exemplaire
de la BU de Grenoble.
Frédéric Saby (Centre Gabriel-Naudé, Lyon, EA 7286
Avril 2017.**

En 1680, l'imprimeur hollandais Jacob de Meurs publie en français un ouvrage intitulé *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes orientales des Provinces unies vers les Empereurs du Japon*. Le texte est dû à Arnoldus Montanus. Le livre est un petit in-folio, contenant cent gravures qui en font tout l'intérêt. Il se compose de deux parties, reliées en un volume. La première partie est à proprement parler le récit des Ambassades mémorables. La seconde partie, qui fait l'objet d'une pagination séparée, s'intitule *Ambassade mémorable de Batavia à la cour de l'empereur du Japon...*

1. Une entreprise éditoriale étonnante... et dont l'usage de l'estampe est la parfaite illustration.

En mars 1669, l'imprimeur Jacob van Meurs obtient un privilège des États de Hollande pour la publication de deux livres, dont un consacré au Japon. Celui-ci est publié à Amsterdam la même année. Né à Arnhem en 1619 ou 1620, Jacob van Meurs est mort à Amsterdam en 1680. Il était avant tout graveur, connu notamment pour ses portraits. Mais c'est en publiant des livres remarquables, de géographie et de voyages sur les mondes lointains (Chine, Amérique, Afrique), qu'il connaît un vrai succès y compris économique. Le livre sur le Japon trouve parfaitement sa place dans cette carrière.

Van Meurs confie la rédaction du texte à Arnoldus Montanus, qui avait déjà publié plusieurs ouvrages, notamment consacrés à l'histoire maritime de la Hollande, mais aussi quelques récits de voyages. Arnoldus Montanus est la forme latinisée d'Arent van Bergen, né en 1725 à Amsterdam. Sa famille était mêlée à la fois au monde du livre et à celui de la mer. Son grand-père, Pieter, originaire des Flandres, a vécu à Londres puis Amsterdam ; il était marié à une calligraphe, d'une famille active dans le monde du livre à Amsterdam. Son fils Jacob, né à Londres, a d'abord connu une carrière de marin, surnommé Captain Ijzerhand – Main de fer. En 1622, il devient membre de la Guilde de Saint-Lucas à Amsterdam, inscrit comme relieur et libraire.

Arent – Arnoldus Montanus – a d'abord fait des études de théologie à Leyde. C'est à ce moment-là qu'il latinise son nom. Il gagne sa vie en travaillant chez des libraires comme commissionnaire, et devient ensuite pasteur, d'abord à Schellingwou puis à Schoonhoven, où il est également recteur de l'école latine. Deux activités qui lui laissent du temps pour écrire et dès lors sa production devient abondante.

C'est lui qui rédige le texte sur le Japon. Il ne s'agit pas à proprement parler d'un texte original mais d'une sorte de compilation indigeste de récits et journaux de voyage vers le Japon, accompagnés de digressions parfois longues et qui se rapportent plus ou moins au sujet ; manière sans doute de montrer sa culture, ou de masquer le fait qu'il ne connaissait rien du Japon, autrement que par les lectures qu'il en avait faites. Montanus en effet, quoiqu'issu d'une famille de marins, n'a jamais quitté la Hollande. Par exemple, p. 89, une évocation des prêtres japonais le conduit à un développement de plusieurs paragraphes sur les druides celtes et sur les positions de Diogène Laërce.

Mais surtout ce texte est accompagné d'une abondante illustration, gravée sur cuivre à l'eau forte et au burin :

- 30 planches de grand format, hors-texte ;

- 72 gravures de plus petite dimension (environ 13 cm x 16 cm), dans le texte.

Ce sont ces illustrations qui font tout l'intérêt de l'ouvrage, et qui ont en partie poussé Jacob de Meurs à demander le privilège, en raison notamment du coût de fabrication et d'impression de ces gravures. Rappelons que Jacob de Meurs est à l'origine un graveur et un imprimeur d'estampes, et non pas de livres. C'est d'ailleurs lui-même qui imprime les planches de la première édition hollandaise, avant le texte qui, lui, est imprimé par ailleurs.

Et c'est là que vient se mettre en place cette aventure éditoriale curieuse. Pour rentabiliser son affaire, Jacob de Meurs va se lancer dans trois nouvelles éditions, dans trois nouvelles langues, et destinées à l'Europe presque entière :

- une version anglaise la même année que l'édition originale (1669) ;
- une version allemande en 1670 ;
- une version française en 1680 ; c'est celle que nous conservons à la BU de Grenoble.

La version anglaise est imprimée, pour les illustrations, avec les mêmes plaques que l'édition hollandaise. On y ajoute, dans les grandes planches, une légende en anglais. En revanche, quand il y a une légende dans les petites planches du texte, elle est laissée en flamand.

La version allemande de 1670 utilise elle aussi les mêmes plaques de gravure. Le frontispice est identique. Dans certains cas, sur les planches hors-texte, on ajoute la mention du privilège impérial, *Cum privil. S.C. Mtis*. (Cum privilegio Sanctae Caesareae Majestatis).

La version française en revanche est plus tardive, puisqu'elle est publiée en 1680, avec en tête une adresse au roi dans laquelle Jacob de Meurs fait part de son admiration pour Louis XIV. La caractéristique principale de cette édition française est qu'elle ne reprend les plaques de cuivre que des estampes en grand format, hors-texte. Toutes les estampes de petit format, dans le texte, ont été regravées, y compris le frontispice, reproduit sur l'édition hollandaise. Dans certains cas, elles sont regravées à l'identique, dans d'autres, plus nombreux, par inversion de l'image, ce qui montre que le graveur avait sous les yeux non pas la plaque originale mais le tirage hollandais ; d'où l'effet de « miroir ».

Pourquoi a-t-il fallu regraver les plaques ? Deux hypothèses, qui peuvent se combiner. La première raison, la plus probable, est que les plaques d'origine, utilisées rappelons-le, pour les trois premières éditions, hollandaise, anglaise et allemande, étaient trop usées pour permettre un dernier tirage de qualité. Quand on voit le soin que met l'imprimeur à présenter le livre dans son adresse au roi, on peut penser qu'il a voulu faire un travail de qualité en regravant les planches. L'autre hypothèse est que les planches originales étaient indisponibles. C'est peu probable, dans la mesure où les grands formats sont bien tirés, dans la version française, avec la planche d'origine, à laquelle on ajoute une légende en français et sur laquelle, le cas échéant, on enlève le privilège impérial. La mention *Cum privil. S.C. Mtis* devient *Cum privil.*

On note également que la facture de la version « française » des gravures est de bien meilleure qualité que les versions précédentes : dessin plus vigoureux, et surtout qualité de gravure très supérieure, dont la profondeur des noirs est un des caractères d'évidence, pour les gravures dans le texte.

On est donc bien en présence d'une vraie aventure éditoriale, issue de la volonté d'un imprimeur-libraire (et non pas du tout d'un auteur), de faire une fort belle affaire, y compris économique, en partant à la conquête d'un marché qui dépassait largement sa sphère d'influence habituelle qui était la Hollande. Il part à la conquête de l'Europe et cette conquête a été possible parce que le livre était illustré, ce qui lui ouvrait assurément un public plus large. Mais cette réussite est surprenante, parce que ce livre, en fait, est mauvais.

2. Et pourtant : un mauvais livre, accompagné d'une très belle mauvaise illustration ! et qui a connu une étonnante fortune

On l'a déjà dit, le texte de Montanus est d'un intérêt médiocre, touffus, mal construit, encombré de digressions qui n'ont guère pour effet que de l'alourdir. L'avertissement de l'*Histoire générale des voyages*, de l'abbé Prévost, est cinglant, parlant du Japon de Montanus :

« Je me suis borné, [...] pour le Japon, aux Voyageurs les mieux instruits, à ceux qui ont fait une étude profonde de ce[tte] fameuse Région ; surtout pour le Japon à Kaempfer, qui réunissant les qualités les plus distinguées d'un Voyageur, ne laisse désirer qu'une meilleure forme pour la perfection de son Ouvrage. »

Il ajoute en note :

« Ceux qui seroient tentés de regretter qu'on n'ait pas fait entrer ici les *Ambassades mémorables* de la Compagnie hollandaise aux Empereurs du Japon, doivent sçavoir qu'elles sont absolument décriées. Voici le jugement qu'en porte le Traducteur de Kaempfer : « Ces fameuses Ambassades furent d'abord décrites en flamand par Arnoldus Montanus, & publiées à Amsterdam en 1669, in-fol. Il en parut une Traduction anglaise de Jean Ogilby en 1670, & une Française en 1680, avec quelques changemens & quelques Additions ; mais les mêmes Planches servirent pour les trois Editions. Cet ouvrage ne répond ni aux dépenses qu'on fit pour l'imprimer, ni aux promesses magnifiques du Titre, ni enfin à l'accueil favorable qu'on lui fit dans le monde ; outre qu'il est plein de longues digressions, souvent étrangères au sujet. Malgré ce qu'on avance, qu'il est tiré des Mémoires & des Journaux des Ambassadeurs mêmes, je crois que si l'on retranchoit ce qui est copié des Lettres des Jésuites, & d'autres Auteurs le reste se trouveroit réduit à peu de feuilles. D'ailleurs la meilleure partie des Planches, qui sont les principaux embellissemens, & pour ainsi dire l'ame des Ouvrages de cette espece, ne peut servir qu'à jeter dans l'erreur, parce qu'elles représentent les choses non comme elles sont mais comme le Peintre les imaginoient. Quant à la Description même, il faut avouer que le Public a quelque obligation à l'Auteur d'avoir ramassé tout ce qui avoit été dit sur ce sujet, & qui étoit dispersé en je ne sais combien de Livres. Le P. de Charlevoix ajoute, à cette critique, qu'il n'y a nul ordre dans l'ouvrage, que tout y est plein de redites & de contradictions, & qu'on y défigure presque toujours ce qu'on a tiré d'ailleurs ; en un mot qu'il ne peut être d'aucun usage, que pour quelques points de géographie. »

Tout est dit : le livre est mauvais, rien ne le sauve, pas même les illustrations. Dans ce dernier cas, le jugement pourrait effectivement être de la même sévérité, mais il faut toutefois le nuancer. Je l'ai dit plus haut : il y a de vraies qualités dans cette illustration, particulièrement dans la version française, entièrement refaite. Ce sont, au sens propre de terme, de très belles estampes et on sent bien que Jacob de Meurs était

du métier faire un livre d'images a assurément été son ambition première, qui lui a permis d'assurer une édition destinée au plus large public possible dans toute l'Europe. On doit aussi reconnaître que leur adéquation au texte est très bonne. Elles sont vraiment là pour illustrer. Prenons un exemple, à la page 83 :

« On s'enquit de l'affaire, & l'on examina le Gentilhomme qui il fut trouvé coupable ; sur quoy il fut condamné lui & toute sa famille à s'ouvrir le ventre avec un couteau. »

L'illustration qui figure sur la même page montre la scène avec une grande précision. Il s'agit même probablement d'une des premières représentations en Occident du *sepuku*.

Néanmoins, tous les commentateurs se sont accordés pour montrer, dès l'époque de la publication, ou en tout cas peu de temps après, que leur qualité iconographique était médiocre.

Le Japon qui y figure n'est pas le vrai Japon. Comment aurait-il pu en être autrement compte tenu de la manière dont le livre a été fait . Montanus, on l'a dit, n'a jamais quitté la Hollande. Et son ascendance de gens de mer ne lui confère que bien peu de légitimité à parler de pays qu'il n'a jamais visités. Il en est de même pour le dessinateur, ou plutôt les dessinateurs. Les grandes planches ne sont en effet clairement pas de la même main que les illustrations en petit format, qui elles mêmes semblent avoir deux origines différentes : un dessinateur pour les paysages et les villes, un autre pour les figures mettant en scène des personnages. Eux non plus n'ont pas dessiné ce qu'ils connaissaient vraiment mais ce qu'ils croyaient connaître ; et dans le cas ultime c'est l'imagination qui a pris le dessus. Est-ce pour autant sans intérêt pour l'historien ? Certainement pas. On est en fait confronté à un Japon imaginaire, mais qui était aussi celui qu'on pensait être, dans l'Europe du XVIIe siècle, le vrai Japon.

Prenons un exemple : les personnages, tels qu'ils sont représentés, ne sont pas de « vrais » Japonais. Leurs vêtements sont plutôt ceux des Chinois, ce qui dénote assurément une méconnaissance du vrai Japon, mais qui correspond aussi à une certaine idée qu'on se faisait du Japon, vu comme une sorte de prolongation de la Chine.

Prenons un autre exemple de flagrant délit de faute iconographique. Il s'agit d'une image du Kannon aux onze faces, version japonaise de la figure bouddhiste du bodhisattva Avalokitesvara. Il est représenté avec onze faces couronnant la tête depuis la nuque, et une infinité de mains secourables. Mais l'illustration des Ambassades mémorables est fautive, très gravement. Elle montre les faces sur la poitrine. D'où vient cette erreur ? Le missionnaire portugais Luis Fróis a donné une description de Kannon, dans son *Historia de Japon*, publiée dans la forme définitive entre 1586 et 1594, mais rédigée sensiblement avant ces dates :

« Chacune de ces statues a en outre sur la tête une couronne avec sept faces de petit buddha de la poitrine vers le haut et par derrière un diadème d'où partent de nombreux rayons. » L'expression *de la poitrine vers le haut* est ambiguë. Fróis connaissait le sujet. Contrairement à ceux qui ont travaillé aux Ambassades mémorables, il savait ce qu'était le Japon, il y vivait, et il y est mort en 1597. Il connaissait les statues de Kannon et les avaient vraiment vues. On ne peut donc pas le soupçonner d'avoir donné une description fruit de son imagination. Il a voulu en fait parler de la partie qui s'étend de la nuque à la base du crâne. Mais il l'a fait de manière ambiguë. Une traduction latine a été publiée à Naples en 1573, sous forme de lettres, puis à Cologne en 1574. Cette traduction vient renforcer l'ambiguïté :

« Pectus insignitae septenis hominum vulticulis » : en matière de poitrine, [statues] marquées de sept petits visages d'hommes.

Dès lors, l'erreur iconographique va se propager, en premier lieu dans la réédition des *Imagini de gli Dei delli Antichi*, de Vincenzo Cartari, à Padoue en 1615. On y trouve une représentation du Kannon, parfaitement conforme, non pas à la réalité orientale, mais à la mauvaise interprétation qui découle de Fróis et surtout de la traduction latine de 1573 : Kannon porte sept faces sur la poitrine et plus du tout sur la nuque et la tête. On peut y voir une tentative d'interprétation, soit de l'Artémis d'Éphèse, figure aux rangées de mamelles, soit de Jupiter Héliopolitain, porteur sur le corps des bustes des sept dieux planétaires (d'où les sept faces au lieu de onze).

Ce qui est intéressant est que cette fausse interprétation va se retrouver magnifiée dans nos *Ambassades mémorables* ! il a fallu représenter Kannon. Mais ni Montanus ni le dessinateur ne connaissaient le Japon ! Ils ont donc utilisé leurs sources iconographiques européennes et notamment les *Imagini* de Cartari. Et le Kannon des *Ambassades* prend ainsi cette forme totalement fautive mais entrée dans la représentation qu'avaient du Japon les Occidentaux. Elle restera ancrée dans les usages jusqu'au XIXe siècle.

Pourtant, cet ouvrage a connu un vrai et étonnant succès, entre la fin du XVIIe siècle et le XVIIIe siècle.

Daniel Defoe possédait un exemplaire de la version anglaise, *Atlas japonensis*, dans sa bibliothèque. Il s'en est servi de source pour les parties de Robinson Crusoe consacrées à la Chine et plus particulièrement au culte des idoles.

Un autre bel exemple de la fortune que connut cette iconographie fautive, mais en même temps riche, bien dessinée, et répandue dans l'Europe entière grâce au génie éditorial de van Meurs, se trouve dans des tapisseries anglaises de la fin du XVIIe siècle. Il s'agit d'une collection de tapisserie, aujourd'hui conservées à Belton House et faites à l'époque dans le goût des chinoiseries. Elles sont dues à John Vanderbank, membre de la Garde-Robe royale. En fait la source d'inspiration iconographique de ces tapisseries est purement et simplement, l'ensemble de gravures des *Ambassades mémorables*. Il ne s'agit même pas d'imitation, mais de la copie exacte de motifs iconographiques, pris sur différentes gravures et assemblés pour composer chacune des tapisseries.

Rien d'étonnant, en fait, puisque malgré les critiques qui ont été faites à juste titre contre cet étonnant ouvrage il a été très répandu dans l'Europe entière et a rencontré un vrai succès dans sa réception, malgré les critiques portées contre lui dès la fin du XVIIe siècle. Ce succès a duré jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, avec plusieurs rééditions jusqu'en 1722. Le livre tombe ensuite dans l'oubli. Dans le Manuel du libraire, Brunet note en 1844 que c'est « un volume fort peu recherché maintenant » (ce qui sous-entend qu'il l'a été à une autre époque...). Remarquons également que ce livre, rare en collections publiques, reste assez présent aujourd'hui en mains privées, signe à distance de son succès il y a trois siècles. Ce succès s'explique plus évidemment par son illustration que par son texte médiocre et indigeste. Son illustration était fautive mais elle a plu. C'est un bel exemple de la puissance de l'illustration, utilisée comme arme éditoriale et comme instrument de l'efficacité d'un livre, même quand le livre n'est pas bon et que l'illustration est fantaisiste. Mais elle est belle et c'est ce qui a fait sa force.